



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

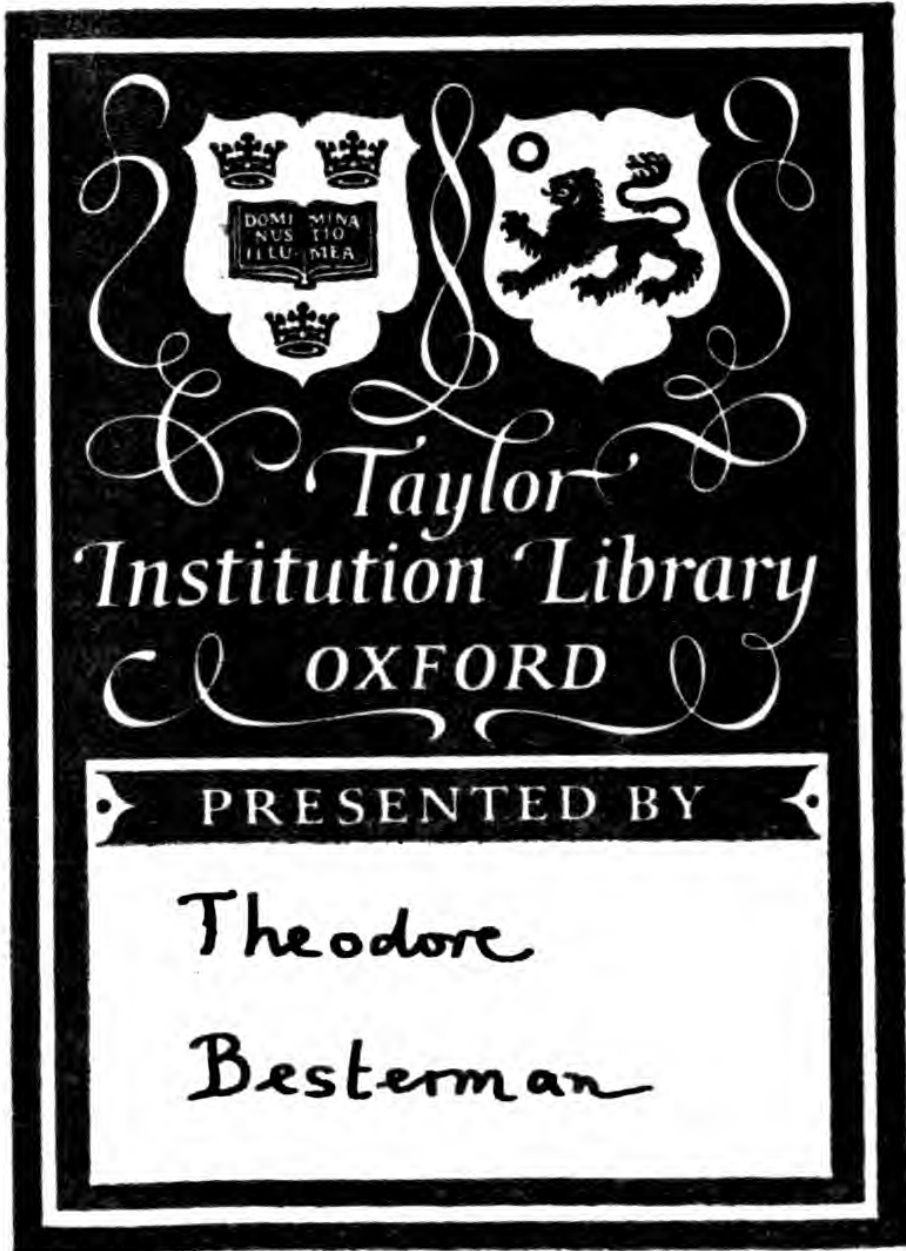
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Le retour imprime

Vet. Fr. II A. 1292

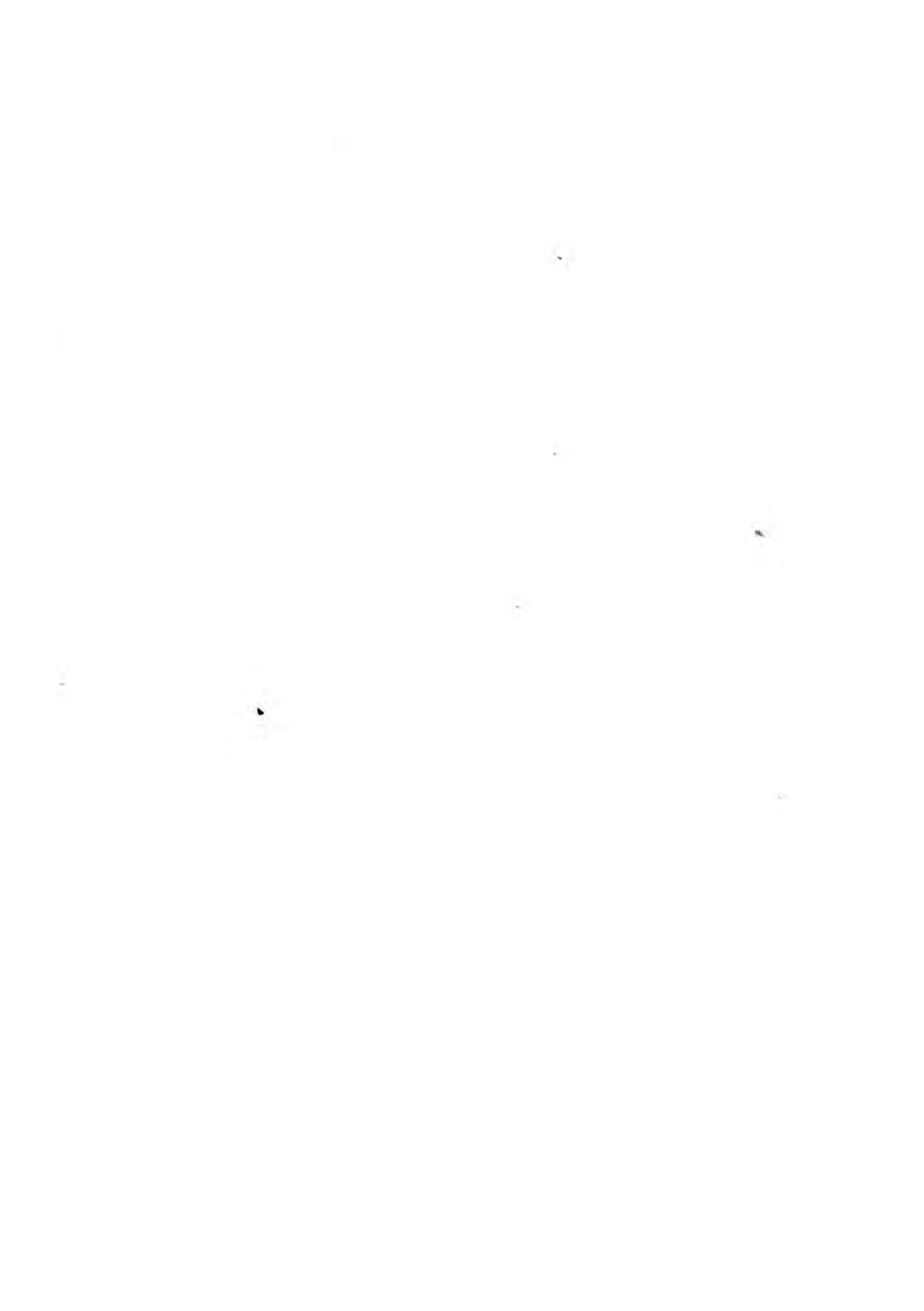


PRESENTED BY

Theodore

Besterman





~~11111~~

Reguard

LE
RETOUR
IMPRÉVU,
COMÉDIE

En un Acte , en Prose ,

*Représentée pour la première fois par les
Comédiens François , le 11 Février*

1700.

A C T E U R S.

CLITANDRE, Amant de Lucile.

LUCILE.

CYDALISE.

LE MARQUIS.

LISETTE.

Mme. BERTRAND, Tante de Lucile.

M. GÉRONTE, Pere de Clitandre.

MERLIN, Valet de Clitandre.

JAQUINET, Valet de M. Géronte.

M. ANDRÉ, Usurier.



L E
R E T O U R
I M P R É V U ,
C O M É D I E.

SCENE PREMIERE.

Mme. BERTRAND, LISETTE.

Mme. BERTRAND.



H! vous voilà ? je suis fort aise de vous rencontrer. Parlons ensemble un peu sérieusement, je vous prie, Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Aussi sérieusement qu'il vous plaira, Madame Bertrand.

Mme. BERTRAND.

Savez-vous bien que je suis fort mécontente de la conduite & des manieres de ma Niece ?

L I S E T T E.

Comment donc, Madame? Que fait-elle de mal, s'il vous plaît?

Mme. B E R T R A N D.

Elle ne fait rien que de mal ; & le pis que j'y trouve, c'est qu'elle garde auprès d'elle une coquine comme vous, qui ne lui donnez que de mauvais conseils, & qui la poussez dans un précipice, où son penchant ne l'entraîne déjà que trop.

L I S E T T E.

Voilà un discours très-sérieux, au moins, Madame ; & si je répondois aussi sérieusement, la fin de la conversation pourroit bien faire rire : mais le respect que j'ai pour votre âge, & pour la Tante de ma Maîtresse, m'empêchera de répondre avec aigreur.

Mme. B E R T R A N D.

Vous avez bien de la modération!

L I S E T T E.

Il seroit à souhaiter, Madame, que vous en eussiez autant, vous ne feriez pas la première à scandaliser votre Niece, & à la décrier comme vous faites dans le monde, par des discours qui n'ont point d'autre fondement que le dérèglement de votre imagination.

Mme. B E R T R A N D.

Comment, impudente? Le dérèglement de mon imagination! c'est le dérèglement de vos actions qui me fait parler, & il n'y a rien de plus horrible que la vie que vous faites.

L I S E T T E.

Comment donc, Madame? Quelle vie faisons-nous, s'il vous plaît?

Mme. B E R T R A N D.

Quelle? Y a-t-il rien de plus scandaleux que la

dépense que Lucile fait tous les jours ; une fille qui n'a pas un sou de revenu !

L I S E T T E.

Nous avons du crédit, Madame.

Mme. B E R T R A N D.

C'est bien à elle, d'avoir seule une grosse maison, des habits magnifiques !

L I S E T T E.

Est-il défendu de faire fortune ?

Mme. B E R T R A N D.

Et comment la fait-elle, cette fortune ?

L I S E T T E.

Fort innocemment : elle boit, mange, chante, rit, joue, se promène ; les biens nous viennent en dormant, je vous en assure.

Mme. B E R T R A N D.

Et la réputation se perd de même. Elle verra ce qu'il lui arrivera ; elle n'aura pas un sou de mon bien. Premièrement, ma fille unique ne veut plus être Religieuse, je m'en vais la marier : mon frere le Chanoine, qui lui en veut depuis long-tems, la déshériterà ; car il est vindicatif. Patience, patience, elle ne fera pas toujours jeune.

L I S E T T E.

Hé ! vraiment, c'est pour cela que nous songeons à profiter de la belle saison.

Mme. B E R T R A N D.

Oui, fort bien ; & tout le profit qui vous en demeurera, c'est que vous mourrez toutes deux à l'Hôpital, & déshonorées, encore.

L I S E T T E.

Oh ! pour cela, non, Madame, un bon mariage va nous mettre à couvert de la prédiction.

Mme. B É R T R A N D.

Un bon mariage ! Elle va se marier ?

L I S E T T E.

Oui, Madame.

Mme. B E R T R A N D.

A la bonne heure , je ne m'en mêle point , je la renonce pour ma Niece , & je ne prétends pas aider à tromper personne ; adieu.

L I S E T T E.

Nous ferons bien nos affaires sans vous , ne vous mettez pas en peine.

Mme. B E R T R A N D.

Je crois que ce fera quelque belle alliance !

L I S E T T E.

Ce fera un mariage dans toutes les formes ; quand il fera fait , vous serez trop heureuse de nous faire la cour , & d'être la Tante de votre Niece.



SCÈNE II.

MERLIN, LISETTE.

MERLIN.

BON jour, ma chere enfant ; qui est cette vieille Madame, avec qui tu étois en conversation ?

LISETTE.

Quoi ! tu ne connois pas Madame Bertrand, la Tante de ma Maitresse ?

MERLIN.

Si fait vraiment, je n'en connois point d'autre ; je ne l'avois pas bien envisagée.

LISETTE.

C'est une femme fort à son aise, qui a de bonnes rentes sur la Ville, des maisons à Paris ; Lucile est fort bien apparentée, au moins.

MERLIN.

Oui, mais elle n'en est pas plus riche.

LISETTE.

Il ne faut désespérer de rien, cela peut venir ; s'il lui mouroit trois Oncles, deux Tantes, trois couples de Cousins germains, deux paires de Neveux, & autant de Nieces, elle se trouveroit une grosse héritiere.

MERLIN.

Comment diable ! mais fais-tu bien qu'en tems de peste, cette fille-là pourroit devenir un très-gros parti ?

LISETTE.

Le parti n'est pas mauvais dès-à-présent ; & la beauté...

M E R L I N.

Tu as raison, sa beauté lui tient lieu de tout, & mon Maître est absolument déterminé à l'épouser.

L I S E T T E.

Et elle absolument déterminée à épouser ton Maître.

M E R L I N.

Il y aura, peut-être, quelque tribulation à es-
fuyer au retour de notre bon-homme de Pere; mais
il ne reviendra pas si-tôt, nous aurons le tems de
nous préparer, & mon Maître ne fera pas malheu-
reux, s'il n'a que ce chagrin-là de son mariage.

L I S E T T E.

Comment donc, que veux-tu dire?

M E R L I N.

Le mariage est sujet à de grandes révolutions.

L I S E T T E.

Ah! ah! tu es encore un plaisant visage, de croi-
re que Clitandre puisse jamais se repentir d'avoir
épousé Lucile, une fille que j'ai élevée!

M E R L I N.

Tant pis.

L I S E T T E.

Une fille belle, jeune & bien faite.

M E R L I N.

Il n'y a pas-là de quoi se rassurer.

L I S E T T E.

Une fille aisée à vivre.

M E R L I N.

La plupart des filles ne le font que trop.

L I S E T T E.

Une fille sage & vertueuse.

MERLIN.

Et c'est toi qui l'as élevée ?

LISETTE.

Parle donc, Maraud, que veux-tu dire ?

MERLIN.

Tiens, veux-tu que je te parle franchement ? Cette alliance ne me plait point du tout, & je ne prévois pas que nous y trouvions notre compte ni l'un ni l'autre. Clitandre fait de la dépense, parce qu'il est amoureux ; l'amour rend libéral, le mariage corrige l'amour : si mon Maître devenoit avare, où en serions-nous ?

LISETTE.

Il est d'un naturel trop prodigue, pour devenir jamais économe. A-t-il donné de bons ordres pour le régal d'aujourd'hui ?

MERLIN.

Je t'en réponds ; trois garçons de la Guerbois viennent d'arriver avec tout leur attirail de cuisine. Camel, le fameux Camel, marchoit à leur tête ; l'illustre Forel a envoyé six douzaines de bouteilles de vin de Champagne ; comme il n'en a point, il l'a fait lui-même.

LISETTE.

Tant mieux, j'aime la bonne chère : mais voici ton Maître.



SCENE III.

CLITANDRE, MERLIN, LISETTE.

CLITANDRE.

HÉ ! bon jour , ma chere Lisette ; comment te portes-tu , mon enfant ? Que fait ta belle Maitresse ?

LISETTE.

Elle est chez elle avec Cydalise.

CLITANDRE.

Va , cours , ma chere Lisette , la prier de se rendre au plutô t ici ; je n'ai d'heureux momens que ceux que je passe avec elle.

LISETTE.

Que vous êtes bien faits l'un pour l'autre ! Elle s'ennuye à la mort quand elle ne vous voit point ; elle ne tardera pas , je vous en réponds.



SCÈNE IV.

CLITANDRE, MERLIN.

MERLIN.

HÉ bien! Monsieur, vous allez donc épouser! Vous voici, grace au ciel, bientôt à la conclusion de votre amour, & à la fin de votre argent. C'est vraiment bien fait, de terminer ainsi toutes les affaires. Mais, s'il vous plaît, qu'allons-nous faire en attendant le retour de Monsieur votre Pere, qui est en Espagne depuis un an pour les affaires de son commerce? & que ferons-nous, quand il sera revenu?

CLITANDRE.

Que tu es impertinent avec tes réflexions! Hé! mon ami, jouissons du présent, n'ayons point de regret au passé, & ne lisons point des choses fâcheuses dans l'avenir. N'as-tu pas reçu de l'argent pour moi ces jours passés?

MERLIN.

Il n'y a que trois semaines que j'ai touché une demie année d'avance de ce Fermier, à qui vous avez donné quittance de l'année entière.

CLITANDRE.

Bon.

MERLIN.

J'ai reçu l'autre semaine dix-huit cens livres de ce Curieux, pour ces deux grands tableaux dont

votre Pere avoit refusé deux mille écus quelque tems avant que de partir.

CLITANDRE.

Bon.

MERLIN.

Bon. J'ai encore eu deux cens louis d'or de ce Fripier pour cette tapisserie que Monsieur votre Pere avoit achetée , il y a deux ans , cinq mille francs à un inventaire.

CLITANDRE.

Bon.

MERLIN.

Oui , oui , nous avons fait de bons marchés pendant son absence , n'est-ce pas ?

CLITANDRE.

Voilà un petit rafraîchissement qui nous menera quelque tems , & nous travaillerons ensuite sur nouveaux frais.

MERLIN.

Travaillez-y donc vous-même ; car pour moi je fais conscience d'être l'instrument & la cheville ouvriere de votre ruine ; c'est par mes soins que vous avez trouvé le moyen de dissiper plus de dix mille écus , sans compter douze ou quinze mille francs que vous devez encore à plusieurs quidams , Usuriers ou Notaires (c'est presque la même chose) qui nous vont tomber sur le corps au premier jour.

CLITANDRE.

Celui qui m'embarasse le plus , c'est ce persécutant Monsieur André ; & si , je ne lui dois que trois mille cinq cens livres.

MERLIN.

Il ne vous a prêté que cela , mais vous avez fait le billet de deux mille écus. Il a depuis quatre jours

obtenu contre vous une Sentente des Consuls ; & il ne feroit pas plaifant que le jour de la nôce il vous fit coucher au Châtelet.

CLITANDRE.

Nous trouverons des expédiens pour nous parer de cet inconvénient.

MERLIN.

Hé ! quel expédient trouver ? Nous avons fait argent de tout ; les revenus font touchés d'avance ; la maison de la Ville est démeublée à faire pitié ; nous avons abattu les bois de la maison de Campagne , sous prétexte d'avoir de la vûe : pour moi , je vous avoue que je suis à bout.

CLITANDRE.

Si mon Pere peut être encore cinq ou six mois fans venir , j'aurai tous le tems de réparer par mon économie les premiers défordres de ma jeunesse.

MERLIN.

Affurément ; & Monsieur votre Pere de son côté ne travaille-t-il pas à reboucher tous ces trous-là ?

CLITANDRE.

Sans doute.

MERLIN.

Il vaut mieux que vous fassiez toutes ces sottises-là de son vivant qu'après sa mort , il ne feroit plus en état d'y remédier.

CLITANDRE.

Tu as raison , Merlin.

MERLIN.

Allez , Monsieur , vous n'avez pas tant de tort qu'on diroit bien ; Monsieur votre Pere fera un gros

profit pendant son voyage, vous aurez fait une grosse dépense pendant son absence : quand il reviendra, de quoi aura-t-il à se plaindre, ce sera comme s'il n'avoit bougé de chez lui ; & , au pis aller, ce sera lui qui aura eu tort de voyager.

CLITANDRE.

Que tu parles aujourd'hui de bon sens, mon pauvre Merlin !

MERLIN.

Entre nous, ce n'est pas un grand génie que Monsieur votre Pere ; je l'ai mené autrefois par le nez, comme vous savez ; je lui fais accroire ce que je veux, & quand il reviendrait présentement, je me sens encore assez de vigueur pour vous tirer des affaires les plus épineuses. Allons, Monsieur, grande chere & bon feu, le courage me revient ; combien ferez-vous à table aujourd'hui ?

CLITANDRE.

Cinq ou six.

MERLIN.

Et votre bon ami le Marquis, soi-disant tel, qui vous aide à manger si généreusement votre bien, & qui n'est qu'un fat, au bout du compte, y sera-t-il ?

CLITANDRE.

Il me l'a promis ; mais, voici la charmante Lucile, & sa Cousine.



à l'acte SCENE V.

LUCILE, CYDALISE, CLITANDRE,
MERLIN, LISETTE.

LUCILE.

LES démarches que vous me faites faire, Clitandre, ne peuvent être justifiées que par le succès qu'elles vont avoir ; & je serois entièrement perdue dans le monde, si le mariage ne mettoit fin à toutes les parties de plaisir, où je me laisse engager tous les jours.

CLITANDRE.

Je n'ai jamais eu d'autres sentimens, belle Lucile, & voilà votre amie qui peut vous en rendre témoignage.

CYDALISE.

Je suis caution de la bonté de votre cœur, & vous touche au moment de la justifier par vous-même ; mais moi qui n'entre pour rien dans l'aventure, & qui n'ai point en vûe de conclusion, quel personnage est-ce que je fais dans tout ceci, & que dira-t-on, je vous prie ?

MERLIN.

On dira qu'on se fait pendre par compagnie, & par compagnie il ne tiendra qu'à vous de vous faire épouser ; mon Maître a tant d'amis, vous n'avez qu'à dire.

LISETTE.

Prenez-en quelqu'un, Madame ; plus on est de fous, plus on rit : allons, déterminez-vous.



M E R L I N.

Je me donne au diable , pendant que nous sommes en train , il me prend envie d'épouser Lifette aussi par compagnie , moi ; c'est une chose bien contagieuse que l'exemple !

C L I T A N D R E.

Je voudrais que le nôtre la pût engager à nous imiter , & j'ai un jeune homme de mes amis qui s'est brouillé depuis quelques jours avec sa famille.

M E R L I N.

Voilà le vrai moyen de le raccommoder. Le cœur vous en dit-il ?

C Y D A L I S E.

Non, ces fortes d'alliances-là ne me plaisent point ; je ne dépends de personne , je veux prendre un mari aussi indépendant que moi.

M E R L I N.

C'est bien fait , il n'est rien tel que d'avoir tous deux la bride sur le cou. Mais voici votre Marquis qui vient au rendez-vous ; je vais voir si tout se prépare pour votre souper.



SCÈNE VI.

LE MARQUIS, CLITANDRE,
LUCILE, CYDALISE, LISETTE.

LE MARQUIS.

SERVITEUR, mon ami. Ah ! Mesdames, je suis ravi de vous voir : vous m'attendiez, c'est bien fait, je suis l'ame de vos parties, j'en conviens ; le premier mobile de vos plaisirs, je le fais ; où en sommes-nous ? le souper est-il prêt ? épouserons-nous ? aurons-nous du vin abondamment ? allons, de la gaité, je ne me suis jamais senti de si belle humeur & je vous défie de m'ennuyer.

CYDALISE.

En vérité, Monsieur le Marquis, vous vous êtes bien fait attendre.

LISETTE.

Cela seroit beau, qu'un Marquis fut le premier au rendez-vous, l'on croiroit qu'il n'auroit rien à faire.

LE MARQUIS.

Je vous assure, Mesdames, qu'à moins que de voler, on ne peut pas faire plus de diligence ; il n'y a pas, en vérité, trois quarts-d'heure que je suis parti de Versailles. Vous connoissez ce cheval barbe, & cette jument Arabe, que je mets ordinairement à ma chaise, il n'y a pas deux meilleurs animaux pour un rendez-vous de vitesse.

CLITANDRE.

Quelle affaire si pressée....

LE MARQUIS.

Et un Postillon... un Postillon qui n'est pas plus gros que le poing , & qui va comme le vent ; si nous n'avions pas, nous autres, de ces voitures volantes-là, nous manquerions la moitié de nos occasions.

LUCILE.

Et depuis quand, Monsieur le Marquis, vous mêlez-vous d'aller à Versailles? il me semble que vous faites ordinairement votre cour à Paris.

LE MARQUIS.

Hé bien! qu'est-ce, mon cher? te voilà au comble des plaisirs, tu vas nager dans les délices, tu fais l'intérêt que je prends à tout ce qui te touche: quelle félicité, lorsque deux cœurs bien épris approchent au moment attendu... Là, qu'on se voit à la queue du roman? *Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous.*

CLITANDRE.

Je ressens mon bonheur dans toute son étendue. Mais dis-moi, je te prie, as-tu passé, comme tu m'avois promis, chez ce Jouailler, pour ces diamans?

LE MARQUIS.

Et vous, la belle Cousine, qu'est-ce? le cœur ne vous en dit-il point? il faut que l'exemple vous encourage: ne voulez-vous point, en vous mariant, payer vos dettes à l'amour & à la nature: si, que cela est vilain d'être une si grande inutile dans le monde!

CYDALISE.

L'état de fille ne m'a point encore ennuyée.

LE MARQUIS.

Ce fera quand il vous plaira, au moins, que nous ferons quelque marché de cœur ensemble, je suis

fait pour les Dames , & les Dames , fans vanité , font auffi faites pour moi ; je veux être déshonoré , fi je ne vous trouve fort à mon gré , je me sens même de la disposition à vous aimer un jour à l'adoration , à la fureur ; mais point de mariage , au moins , point de mariage ; j'aime les amours fans conféquence , vous m'entendez bien ?

L I S E T T E.

Vraiment , ce discours-là est assez clair , il n'a pas besoin de commentaire. Quoi ! Monsieur le Marquis...

L E M A R Q U I S.

Il n'est pas connoiffable depuis qu'il me hante , ce petit homme ; il est vrai que je n'ai pas mon pareil pour débourgeoifer un enfant de famille , le mettre dans le monde , le pouffer dans le jeu , lui donner le bon goût pour les habits , les meubles , les équipages. Je le mene un peu roide ; mais ces petits Messieurs-là ne font-ils pas trop heureux , qu'on leur inspire les manieres de Cour , & qu'on leur apprenne à se ruiner en deux ou trois ans ?

L U C I L E.

Avez-vous bien des écoliers ?

L E M A R Q U I S.

A propos , où est Merlin ? je ne le vois point ici : c'est un joli garçon , je l'aime , je le trouve admirable pour faire une ressource , pour écarter les Créanciers , amadouer des Usuriers , persuader des Marchands , démeubler une maison en un tour de main. Que ton Pere a eu de prévoyance , d'esprit , de jugement , de te laisser un Gouverneur aussi sage , un économe aussi entendu ! Ce coquin-là vaut vingt mille livres de rente , comme un fou , à un enfant de famille.

SCENE VII.

MERLIN, LE MARQUIS,
CLITANDRE.

MERLIN.

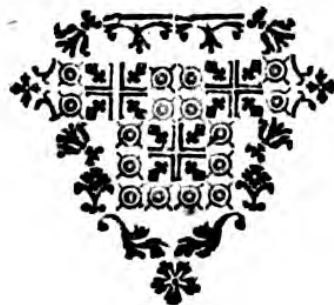
MESSIEURS & Mesdames, quand vous voudrez entrer, le souper est tout prêt.

LE MARQUIS.

Oui, c'est bien dit, ne perdons point de tems; je vous disois bien que Merlin étoit un joli garçon: je me sens en disposition louable de bien boire du vin; vous allez voir si j'en tiens raisonnablement. Allons, Mesdames, qui m'aime me suive.

CLITANDRE.

Les momens sont trop chers aux Amans, n'en perdons aucun.



SCÈNE VIII.

MERLIN.

VOILA , Dieu-merci , les affaires en bon train , nos Amans font en joie ; fasse le ciel que cela dure long-tems : mais que vois-je ? Voilà , je crois , Jaquinet , le valet de notre bon-homme.

SCÈNE IX.

J A Q U I N E T , M E R L I N .

J A Q U I N E T .

A La fin me voilà. Hé! bon jour , Merlin , fois le bien retrouvé ; comment te portes-tu ?

M E R L I N .

Et vous , le mal revenu , Monsieur Jaquinet , comment t'en va ?

J A Q U I N E T .

Tu le vois , mon enfant , le mieux du monde ; à la fatigue près , nous avons fait un bon voyage.

M E R L I N .

Comment , vous avez fait un bon voyage ; tu n'es donc pas venu tout seul ?

J A Q U I N E T.

La belle question! vraiment non, je suis arrivé avec mon Maître; & pendant qu'il est allé avec le Carrosse de voiture faire visiter à la Douane quelques ballots de marchandise, il m'a fait prendre les devans, pour venir dire à Monsieur son fils qu'il étoit de retour en parfaite santé.

M E R L I N.

Voilà une nouvelle qui le réjouira fort! qu'allons-nous faire?

J A Q U I N E T.

Qu'as-tu? il semble que tu ne me fais gueres bonne mine, & tu ne me parois pas trop content de notre arrivée?

M E R L I N.

Je ne suis pas celui qu'elle chagrinerá le plus, tout est perdu. Et, dis-moi, le bon-homme a-t-il affaire pour long-tems à cette Douane?

J A Q U I N E T.

Non, il fera ici dans un moment.

M E R L I N.

Dans un moment! où me fourrerai-je?

J A Q U I N E T.

Mais que diable as-tu donc? parle.

M E R L I N.

Je ne faurois. Ah! le maudit vieillard! Revenir si mal-à-propos, & ne pas avertir qu'il revient, encore! cela est bien traître!

J A Q U I N E T.

Te voilà bien intrigué; ce retour imprévu ne dérangeroit-il point un peu vos petites affaires?

M E R L I N.

Oh! non, elles sont toutes dérangées, de par
 tous les diables.

J A Q U I N E T.

Tant pis.

M E R L I N.

Jaquinet, mon pauvre Jaquinet, aide-moi un
 peu à sortir d'intrigue, je te prie.

J A Q U I N E T.

Moi! que veux-tu que je fasse?

M E R L I N.

Va te reposer, entre au logis, tu trouveras bonne
 compagnie; ne t'effarouche point, on te fera boire
 de bon vin de Champagne.

J A Q U I N E T.

Cela n'est pas bien difficile.

M E R L I N.

Dis à mon Maître que son Pere est de retour;
 mais qu'il ne s'embarrasse point, je vais l'attendre ici,
 & tâcher de faire en sorte que nous puissions... Je me
 donne au diable, si je fais comment m'y prendre;
 dis-lui qu'il se tienne en repos: & toi, commence
 par t'enivrer, & tu t'iras coucher; bon soir.

J A Q U I N E T.

J'exécuterai tes ordres à merveille, ne te mets
 pas en peine.



S C E N E X.

MERLIN, *seul.*

ALLONS, Merlin, de la vivacité, mon enfant, de la présence d'esprit. Ceci est violent : un Pere qui revient en impromptu d'un long voyage ; un Fils dans la débauche ; sa maison en désordre, pleine de cuisiniers ; les apprêts d'une nôce prochaine ; il faut se tirer d'embarras. Ah ! le voici, tenons-nous un peu à l'écart, & songeons d'abord aux moyens de l'empêcher d'entrer chez lui.

S C E N E XI.

GÉRONTE, MERLIN.

GÉRONTE.

ENFIN, après bien des travaux & des dangers, voilà, grace au ciel, mon voyage heureusement terminé ; je retrouve ma chere maison, & je crois que mon fils fera bien sensible au plaisir de me revoir en bonne santé.

MERLIN, *à part.*

Nous le ferions bien davantage à celui de te favoir encore bien loin d'ici.

GÉRONTE.

G É R O N T E.

Les enfans ont bien de l'obligation aux peres qui se donnent tant de peine pour leur laisser du bien.

M E R L I N.

Oui , mais ils n'en ont gueres à ceux qui reviennent si mal à-propos.

G É R O N T E.

Je ne veux pas différer davantage à rentrer chez moi , & à donner à mon fils le plaisir que lui doit causer mon retour : je crois que le pauvre garçon mourra de joie en me voyant.

M E R L I N , à part.

Je le tiens déjà plus que demi-mort ; mais il faut l'aborder. (*Haut.*) Que vois-je ? juste ciel ! suis-je bien éveillé ? est-ce un spectre ?

G É R O N T E.

Je crois , si je ne me trompe , que voilà Merlin.

M E R L I N.

Mais vraiment, c'est Monsieur Géronte lui-même, ou c'est le diable sous sa figure : sérieusement parlant , seroit-ce vous , mon cher Maître ?

G É R O N T E.

Oui , c'est moi , Merlin , comment te portes-tu ?

M E R L I N.

Vous voyez , Monsieur , fort à votre service , comme un serviteur fidele , gai & gaillard , & toujours prêt à vous obéir.

G É R O N T E.

Voilà qui est bien ; entrons au logis.

B

M E R L I N.

Nous ne vous attendions point, je vous assure; & vous êtes tombé des nues pour nous, en vérité.

G É R O N T E.

Non, je suis venu par le Carrosse de Bordeaux, où mon vaisseau est heureusement arrivé depuis quelques jours... Mais nous ferons aussi-bien...

M E R L I N.

Que vous vous portez bien! quel visage! quel embonpoint! Il faut que l'air du pays d'où vous venez soit merveilleux pour les gens de votre âge; vous y deviez bien demeurer, Monsieur, pour votre fanté & pour notre repos.

G É R O N T E.

Comment se porte mon fils? a-t-il eu grand soin de mes affaires; & mes deniers ont ils bien profité entre ses mains?

M E R L I N.

Oh! pour cela, je vous en répons, il s'en est servi d'une manière... Vous ne sauriez comprendre comme ce jeune homme-là aime l'argent; il a mis vos affaires dans un état dont vous serez étonné, sur ma parole.

G É R O N T E.

Que tu me fais de plaisir, Merlin, de m'apprendre une si bonne nouvelle! Je trouverai donc une grosse somme d'argent qu'il aura amassée?

M E R L I N.

Point du tout, Monsieur.

G É R O N T E.

Comment, point du tout!

M E R L I N.

Et non, vous dis-je; ce garçon-là est bien meil-

leur menager que vous ne pensez, il suit vos traces, il fatigue son argent à outrance ; & si-tôt qu'il a dix pistoles, il les fait travailler jour & nuit.

G É R O N T E.

Voilà ce que c'est de donner aux enfans de bonnes leçons & de bons exemples à suivre ; je me meurs d'impatience de l'embrasser ; allons, Merlin.

M E R L I N.

Il n'est pas au logis, Monsieur ; & si vous êtes si pressé de le voir...

S C E N E X I I.

M. A N D R É, G É R O N T E,
M E R L I N.

M. A N D R É.

BON jour, Monsieur Merlin.

M E R L I N.

Votre valet, Monsieur André, votre valet. Voilà un coquin d'usurier qui prend bien son tems pour venir demander de l'argent !

M. A N D R É.

Savez-vous bien, Monsieur Merlin, que je suis las de venir tous les jours sans trouver votre Maître, & que s'il ne me paye aujourd'hui, je le ferai cofrer demain, afin que vous le fachiez.

M E R L I N.

Nous voilà gâtés.

G É R O N T E.

Quelle affaire avez-vous donc ?

M E R L I N.

Je vous l'expliquerai tantôt , ne vous mettez pas en peine.

M. A N D R É.

Une affaire de deux mille écus qui me font dûs par son Maître , dont j'ai le billet , en vertu d'icelui une bonne Sentence par corps , que je vais faire mettre à exécution.

G É R O N T E.

Qu'est-ce que cela veut dire , Merlin ?

M E R L I N.

C'est un maraud qui le feroit comme il dit.

G É R O N T E.

Clitandre vous doit deux mille écus ?

M. A N D R É.

Oui , justement , Clitandre , un enfant de famille , dont le pere est allé je ne fais où , & qui sera bien surpris à son retour quand il apprendra la vie que son fils mene pendant son absence.

M E R L I N.

Cela va mal.

M. A N D R É.

Autant que le fils est joueur , dépensier , & prodigue , autant le pere , à ce qu'on dit , est un vilain , un ladre , un fesse-matthieu.

G É R O N T E.

Que voulez vous dire avec votre ladre , & votre fesse-matthieu ?

M. A N D R É.

Ce n'est pas de vous dont je veux parler, c'est du pere de Clitandre, qui est un sot, un imbécille.

G É R O N T E.

Merlin...

M E R L I N.

Il vous dit vrai, Monsieur, Clitandre lui doit deux mille écus.

G É R O N T E.

Et tu dis qu'il a été d'une si bonne conduite!

M E R L I N.

Oui, Monsieur, c'est un effet de sa bonne conduite de devoir cet argent-là.

G É R O N T E.

Comment? emprunter deux mille écus d'un usurier? car je vois bien à la mine, que Monsieur est du métier.

M. A N D R É.

Oui, Monsieur, & je vous crois aussi de la profession.

M E R L I N.

Comme les honnêtes gens se connoissent!

G É R O N T E.

Tu appelles cela l'effet d'une bonne conduite?

M E R L I N.

Paix, ne dites mot; quand vous faurez le fond de cette affaire-là, vous serez charmé de Monsieur votre fils; il a acheté une maison de dix mille écus.

B ;

G É R O N T E.

Une maison de dix mille écus!

M E R L I N.

Qui en vaut plus de quinze ; & comme il n'avoit que vingt-quatre mille francs d'argent comptant, pour ne pas manquer un si bon marché, il a emprunté les deux mille écus en question de l'honnête fripon que vous voyez ; vous n'êtes plus si fâché que vous étiez, je gage ?

G É R O N T E.

Au contraire, je ne me sens pas de joie, Oh! ça, Monsieur, ce Clitandre qui vous doit de l'argent est mon fils.

M E R L I N.

Et Monsieur est son pere, entendez-vous ?

M. A N D R É.

J'en ai bien de la joie.

G É R O N T E.

Ne vous mettez point en peine de vos deux mille écus, j'approuve l'emploi que mon fils en a fait ; revenez demain, c'est de l'argent comptant.

M. A N D R É.

Soit, je suis votre valet.

S C E N E X I I I.

G É R O N T E , M E R L I N.

G É R O N T E.

ET dis-moi un peu, dans quel endroit de la Ville mon fils a-t-il acheté cette maison ?

M E R L I N.

Dans quel endroit ?

G É R O N T E.

Oui, il y a des quartiers meilleurs les uns que les autres ; celui-ci par exemple...

M E R L I N.

Mais vraiment, c'est aussi dans celui-ci qu'il l'a achetée.

G É R O N T E.

Bon, tant mieux ; où cela ?

M E R L I N.

Tenez, voyez-vous bien cette maison couverte d'ardoise, dont les fenêtres sont reblanchies depuis peu ?

G É R O N T E.

Oui ; hé bien ?

M E R L I N.

Ce n'est pas celle-là ; mais un peu plus loin à gauche, là... cette grande porte cochère qui est vis-à-vis de cette autre qui est vis-à-vis d'elle, là... dans cette autre rue.

G É R O N T E.

Je ne faurois voir cela d'ici.

M E R L I N.

Ce n'est pas ma faute.

G É R O N T E.

Ne feroit-ce point la maison de Madame Bertrand ?

M E R L I N.

Justement, de Madame Bertrand, la voilà ; c'est une bonne acquisition, n'est-ce pas ?

G É R O N T E.

Oui vraiment ; mais pourquoi cette femme-là vend-elle ses héritages ?

M E R L I N.

On ne prévoit pas tout ce qui arrive : il lui est survenu un grand malheur ; elle est devenue folle.

GÉRONTE.

Elle est devenue folle!

MERLIN.

Oui, Monsieur, sa famille l'a fait interdire; & son fils, qui est un dissipateur, a donné sa maison pour moitié de ce qu'elle vaut. Je m'embourbe ici de plus en plus.

GÉRONTE.

Mais elle n'avoit point de fils quand je suis parti.

MERLIN.

Elle n'en avoit point?

GÉRONTE.

Non, assurément.

MERLIN.

Il faut donc que ce soit sa fille.

GÉRONTE.

Je suis fâché de son accident; mais je m'amuse ici trop long-tems, fais-moi ouvrir la porte.

MERLIN.

Ouf, nous voilà dans la crise.

GÉRONTE.

Te voilà bien consterné: feroit-il arrivé quelque accident à mon fils?

MERLIN.

Non, Monsieur.

GÉRONTE.

M'auroit-on volé pendant mon absence?

MERLIN.

Pas tout-à-fait... Que lui dirai-je?

GÉRONTE.

Explique-toi donc, parle.

MERLIN.

J'ai peine à retenir mes larmes; n'entrez pas;

Monfieur ; votre maifon , cette chere maifon que vous aimiez tant , depuis fix mois...

G É R O N T E.

Hé bien ! ma maifon depuis fix mois...

M E R L I N.

Le diable s'en eft emparé , Monfieur , il nous a fallu déloger à mi-terme.

G É R O N T E.

Le diable s'eft emparé de ma maifon ?

M E R L I N.

Oui , Monfieur , il y revient des lutins lutinants... c'eft ce qui a obligé votre fils à acheter cette autre maifon , nous ne pouvions plus demeurer dans celle-là.

G É R O N T E.

Tu te moques de moi , cela n'eft pas croyable.

M E R L I N.

Il n'y a fortes de niches qu'ils ne m'aient fait ; tantôt ils me chatouilloient la plante des pieds , tantôt ils me faifoient la barbe avec un fer chaud , & toutes les nuits régulièrement ils me donnoient des camouflets qui puoient le foufre.

G É R O N T E.

Mais , encore une fois , je crois que tu te moques de moi.

M E R L I N.

Point du tout , Monfieur ; qu'eft-ce qu'il m'en reviendrait ? nous avons vu là-deffus les meilleures devinereffes de Paris , la du Vergé même ; il n'y a pas eu moyen de les faire déguerpir , ce diable-là eft furieufement tenace , c'eft celui qui poffede ordinairement les femmes , quand elles ont le diable au corps.

G É R O N T E.

Une frayeur soudaine commence à me saisir. Et dis-moi, je te prie, n'ont-ils point été dans ma cave ?

M E R L I N.

Hélas ! Monsieur, ils ont fouragé par-tout.

G É R O N T E.

Ah ! je suis perdu ; j'ai caché en terre un sac de cuir où il y a vingt mille francs.

M E R L I N.

Vingt mille francs ! quoi ! Monsieur, il y a vingt mille francs dans votre maison ?

G É R O N T E.

Tout autant, mon pauvre Merlin.

M E R L I N.

Ah ! voilà ce que c'est, les diables cherchent les trésors, comme vous savez. Et en quel endroit ?

G É R O N T E.

Dans la cave.

M E R L I N.

Dans la cave, justement, c'est-là où ils font leur sabath : ah ! si nous l'avions su plutôt ! Et de quel côté, s'il vous plaît ?

G É R O N T E.

A gauche en entrant, sous une grande pierre noire qui est à côté de la porte.

M E R L I N.

Sous une grande pierre noire vingt mille francs ! vous deviez bien nous en avertir, vous nous eussiez épargné bien de l'embarras. C'est à gauche en entrant, dites-vous ?

GÉRONTE.

Oui, l'endroit n'est pas difficile à trouver.

MERLIN.

Je le trouverai bien ; mais savez-vous bien, Monsieur, que vous jouyiez-là à nous faire tordre le cou ? Et toute la somme est-elle en or ?

GÉRONTE.

Toute en louis vieux.

MERLIN.

Bon, elle en fera plus aisée à emporter. Oh! ça, Monsieur, puisque nous savons la cause du mal, il ne sera pas difficile d'y remédier, je crois que nous en viendrons à bout, laissez-moi faire.

GÉRONTE.

J'ai peine à me persuader tout ce que tu me dis ; cependant on fait tant de contes sur ces matières-là, que je ne fais qu'en croire : je m'en vais au-devant de mes hardes, & je reviens sur mes pas pour voir ce qu'il faut faire en cette occasion. Qu'il y a de traverses dans la vie ! on ne sauroit avoir un peu de bien, que les hommes ou le diable ne cherchent à vous l'attraper.

MERLIN.

Le diable n'aura pas celui-ci.



SCENE XIV.

L I S E T T E , M E R L I N .

L I S E T T E .

AH! mon pauvre Merlin, est-il vrai que le pere de ton Maitre est arrivé ?

M E R L I N .

Cela n'est que trop vrai ; mais pour nous en consoler , j'ai trouvé un trésor.

L I S E T T E .

Un trésor !

M E R L I N .

Il y a dans la cave , en entrant à gauche sous une grande pierre noire , un sac de cuir qui contient vingt mille francs.

L I S E T T E .

Vingt mille francs ?

M E R L I N .

Oui , mon enfant , je te dirai cela plus amplement , cours au sac , au sac , c'est le plus pressé.

L I S E T T E .

Mais si...

M E R L I N .

Que le diable t'emporte avec tes si & tes mais : j'entends Monsieur Géronte qui revient sur ses pas , fauve-toi au plus vite , au sac , au sac , nous voilà dans un joli petit embarras ; & vogue la galere.



SCÈNE XV.

MERLIN, GÉRONTE.

GÉRONTE.

JE n'ai pas tardé, comme tu vois, j'ai trouvé mes gens à deux pas d'ici, & je les ai fait demeurer, parce qu'il m'est venu en pensée de mettre mes ballots dans cette maison que mon fils a achetée.

MERLIN.

Nouvel embarras !

GÉRONTE.

Je ne la remets pas bien, viens-t-en m'y conduire toi-même.

MERLIN.

Je le veux bien, Monsieur ; mais...

GÉRONTE.

Quoi ! mais...

MERLIN.

Le diable ne s'est pas emparé de celle-là ; mais Madame Bertrand y loge encore.

GÉRONTE.

Elle y loge encore ?

MERLIN.

Oui, vraiment, on est convenu qu'elle acheveroit le terme, & comme elle a l'esprit foible, elle se met dans une fureur épouvantable quand on lui

parle de la vente de cette maison , c'est-là sa plus grande folie , voyez-vous.

G É R O N T E.

Je lui en parlerai d'une manière qui ne lui fera pas de peine : allons , viens.

M E R L I N.

Oh! pour le coup , tout est perdu.

G É R O N T E.

Tu me fais perdre patience ; je veux absolument lui parler , te dis-je.

M E R L I N.

Hé bien! Monsieur , parlez-lui donc , la voilà qui vient , heureusement ; mais souvenez-vous toujours qu'elle est folle.

S C E N E X V I.

G É R O N T E , Mme. B E R T R A N D ,
M E R L I N.

Mme. B E R T R A N D.

C O M M E N T , voilà Monsieur G é r o n t e de retour , je pense ?

M E R L I N.

Oui , Madame , c'est lui-même ; mais il est revenu fou , son vaisseau a péri , il a bu de l'eau salée un peu plus que de raison , cela lui a tourné la cervelle.

Mme. B E R T R A N D.

Quelle dommage , le pauvre homme!

M E R L I N.

S'il s'avise de vous accoster par hazard , ne prenez pas garde à ce qu'il vous dira , nous allons le faire enfermer. (*A Gêronte.*) Si vous lui parlez , ayez un peu d'égard à sa foiblesse , songez qu'elle a le timbre un peu fêlé.

G É R O N T E.

Laisse-moi faire.

Mme. B E R T R A N D.

Il a quelque chose d'égaré dans la tête.

G É R O N T E.

Comme sa physionomie est changée ! elle a les yeux hagards.

Mme. B E R T R A N D.

Hé bien ! qu'est-ce , Monsieur Gêronte , vous voilà donc de retour en ce pays-ci ?

G É R O N T E.

Prêt à vous rendre mes petits services.

Mme. B E R T R A N D.

J'ai bien du chagrin , en vérité , du malheur qui vous est arrivé.

G É R O N T E.

Il faut prendre patience ; on dit qu'il revient des esprits dans ma maison , il faudra bien qu'ils en délogent quand ils seront las d'y demeurer.

Mme. B E R T R A N D.

Des esprits dans sa maison ! Il ne faut pas le contredire , cela redoubleroit son mal.

G É R O N T E.

Je voudrois bien , Madame Bertrand , mettre dans votre maison quelques ballots que j'ai rapportés de mon voyage.

Mme. B E R T R A N D.

Il ne se souvient pas que son vaisseau a péri , quelle

pitié ! je suis à votre service , & ma maison est plus à vous qu'à moi-même.

G É R O N T E.

Ah ! Madame , je ne prétends point abuser de l'état où vous êtes. Mais vraiment ; Merlin , cette femme-là n'est pas si folle que tu disois.

M E R L I N.

Elle a quelquefois de bons momens ; mais cela ne dure pas.

G É R O N T E.

Dites-moi , Madame Bertrand , êtes-vous toujours aussi sage , aussi raisonnable qu'à présent.

Mme. B E R T R A N D.

Je ne pense pas , Monsieur Géronte , qu'on m'ait jamais vu autrement.

G É R O N T E.

Mais si cela est , votre famille n'a point été en droit de vous faire interdire.

Mme. B E R T R A N D.

De me faire interdire , moi ! de me faire interdire !

G É R O N T E.

Elle ne connoît pas son mal.

Mme. B E R T R A N D.

Mais si vous n'êtes pas ordinairement plus fou qu'à présent , je trouve qu'on a grand tort de vous faire enfermer.

G É R O N T E.

Me faire enfermer ! voilà la machine qui se détraque ; ça , ça , changeons de propos. Hé bien ! qu'est-ce , Madame Bertrand , êtes vous fâchée qu'on ait vendu votre maison ?

Mme. B E R T R A N D.

On a vendu ma maison ?

GÉRONTE.

Du moins vaut-il mieux que mon fils l'ait achetée qu'un autre, & que nous profitions du bon marché.

Mme. BERTRAND.

Mon pauvre Monsieur Géronte, ma maison n'est point vendue, & elle n'est point à vendre.

GÉRONTE.

La, la, ne vous chagrinez point, je prétends que vous y ayez toujours votre appartement, comme si elle étoit à vous, & que vous fussiez dans votre bon sens.

Mme. BERTRAND.

Qu'est-ce à dire, comme si j'étois dans mon bon sens, allez, vous êtes un vieux fou, un vieux fou, à qui il ne faut point d'autre habitation que les Petites-Maisons; les Petites-Maisons, mon ami.

MERLIN.

Êtes-vous sage, de vous emporter contre un extravagant?

GÉRONTE.

Oh! parbleu, puisque vous le prenez sur ce ton-là, vous sortirez de la maison; elle m'appartient, & j'y ferai mettre mes ballots malgré vous: mais voyez cette vieille folle!

MERLIN.

A quoi pensez-vous de vous mettre en colère contre une femme qui a perdu l'esprit?

Mme. BERTRAND.

Vous n'avez qu'à y venir, je vais vous y attendre: hom, l'extravagant! Hâtez-vous de le faire enfermer, il devient furieux, je vous en avertis.

MERLIN.

Je ne fais pas comment je me tirerai de cette affaire.

SCENE XVII.

LE MARQUIS, *ivre*, GÉRONTE,
MERLIN.

LE MARQUIS, *ivre*.

QUE veut donc dire tout ce tintamarre-là; vient-on, s'il vous plaît, faire tapage à la porte d'un honnête homme, & scandaliser toute une populace?

GÉRONTE.

Merlin, qu'est-ce que cela veut dire?

MERLIN.

Les diables de chez vous sont un peu ivrognes, ils se plaisent dans la cave.

GÉRONTE.

Il y a ici quelque fourberie, je ne donne point là-dedans.

LE MARQUIS.

Il nous est revenu que le Maître de ce logis vient d'arriver d'un long voyage; seroit-ce vous, par aventure?

GÉRONTE.

Oui, Monsieur, c'est moi-même.

LE MARQUIS.

Je vous en félicite: c'est quelque chose de beau que les voyages; & cela façonne bien un jeune homme; il faut savoir comme Monsieur votre fils s'est façonné pendant le vôtre; les jolies manières...

ce garçon-là est bien généreux , il ne vous ressemble pas , vous êtes un vilain , vous.

G É R O N T E.

Monfieur , Monfieur...

M E R L I N.

Ces lutins-là font d'une insolence...

G É R O N T E.

Tu es un fripon.

L E M A R Q U I S.

Nous avons eu bien du chagrin , bien du fouci , bien de la tribulation de votre retour , je veux dire de votre absence ; votre fils en a pensé mourir de douleur , en vérité ; il a pris toutes les choses de la vie en dégoût , il s'est défait de toutes les vanités qui pouvoient l'attacher à la terre , richesses , meubles , ajustemens ; ce garçon-là vous aime , cela n'est pas croyable.

M E R L I N.

Il feroit mort , je crois , de chagrin pendant votre absence fans cet honnête Monfieur-là.

G É R O N T E.

Hé ! que venez-vous faire chez moi , Monfieur , s'il vous plaît ?

L E M A R Q U I S.

Ne le voyez-vous pas bien fans que je vous le dife ? J'y viens de boire du bon vin de Champagne , & en fort bonne compagnie ; votre fils est encore à table , qui fe console de votre absence du mieux qu'il est poffible.

G É R O N T E.

Le fripon me ruine , il faut aller...



LE MARQUIS.

Alte-là, s'il vous plaît, je ne souffrirai pas que vous entriez là-dedans.

GÉRONTE.

Je n'entrerai pas dans ma maison?

LE MARQUIS.

Non, les lieux ne sont pas disposés pour vous recevoir.

GÉRONTE.

Qu'est-ce à dire?

LE MARQUIS.

Il feroit beau, vraiment, qu'au retour d'un voyage, après une si longue absence, un fils qui fait vivre, & que j'ai façonné, eut l'impolitesse de recevoir son très-cher & honoré pere dans une maison où il n'y a que les quatre murailles?

GÉRONTE.

Que les quatre murailles! Et ma belle tapisserie, qui me coûtoit près de deux mille écus, qu'est-elle devenue?

LE MARQUIS.

Nous en avons eu dix-huit cens livres, c'est bien vendre.

GÉRONTE.

Comment, bien vendre, une tenture comme celle-là?

LE MARQUIS.

Fi, le sujet étoit lugubre, elle représentoit la brûlure de Troie, il y avoit là-dedans un grand vilain Cheval de bois, qui n'avoit ni bouche ni éperons; nous en avons fait un ami.

GÉRONTE.

Ah ! pendard !

LE MARQUIS.

N'aviez-vous pas aussi deux grands tableaux qui représentoient quelque chose ?

GÉRONTE.

Oui , vraiment , ce sont deux originaux d'un fameux Maître , qui représentent l'enlèvement des Sabines.

LE MARQUIS.

Justement , nous nous en sommes aussi défaits , mais par délicatesse de conscience.

GÉRONTE.

Par délicatesse de conscience ?

LE MARQUIS.

Un homme sage , vertueux , religieux comme Monsieur Gêronte : ah ! il y avoit-là une immodeste Sabine , décolletée , qui... Fi , ces nudités-là sont scandaleuses pour la jeunesse.



SCENE XVIII.

Mme. BERTRAND, GÉRONTE,
LE MARQUIS, MERLIN.

Mme. BERTRAND.

AH! vraiment, je viens d'apprendre de jolies choses, Monsieur Géronte; & votre fils, à ce qu'on dit, engage ma Niece dans de belles affaires.

GÉRONTE.

Je ne fais ce que c'est que votre Niece, mais mon fils est un coquin, Madame Bertrand.

MERLIN.

Oui, un débauché, qui m'a donné de mauvais conseils, qui est cause..,

LE MARQUIS.

Ne nous plaignons point les uns des autres, & ne parlons point mal des absens; il ne faut point condamner les personnes sans les entendre, un peu d'attention, Monsieur Géronte. Il est constant que si... vous prenez les choses du bon côté... quand vous ferez content, tout le monde le fera... d'ailleurs comme dans tout ceci, il n'y aura pas de votre faute, vous n'avez qu'à ne point faire de bruit, on n'aura pas le mot à vous dire.

GÉRONTE.

Allez au diable, avec votre galimatias; mais que vois-je? mon sac & mes vingt mille francs qu'on emporte.

Mme. B E R T R A N D.

C'est cette coquine de Lifette & ma Niece.

G É R O N T E.

Et mon fripon de fils ! Ah ! misérable !

SCENE DERNIERE.

Mme. B E R T R A N D , G É R O N T E ,
LE MARQUIS, CLITANDRE,
MERLIN.

C L I T A N D R E.

IL ne faut pas , mon Pere , abuser plus long-tems de votre crédulité : tout ceci est un effet du zele & de l'imagination de Merlin pour vous empêcher d'entrer chez vous , où j'étois avec Lucile dans le dessein de l'épouser ; je vous demande pardon de ma conduite passée , consentez à ce mariage , je vous prie , on vous rendra votre argent , & je promets que vous ferez content de moi dans la fuite.

G É R O N T E , à Merlin.

Ah ! pendard , tu te moquois de moi !

M E R L I N.

Cela est vrai , Monsieur.

Mme. B E R T R A N D.

Lucile est ma Niece ; & si votre Fils l'épouse , je lui donnerai un mariage dont vous ferez content.

G É R O N T E.

Pouvez-vous donner quelque chose ; & n'êtes-vous pas interdite ?

M E R L I N.

Elle ne l'est que de ma façon.

G É R O N T E.

Quoi ! la maison...

M E R L I N.

Tout cela part de-là.

G É R O N T E.

Ah ! malheureux ; mais... qu'on me rende mon argent , je me sens assez d'humeur à consentir à ce que vous voulez ; c'est le moyen de vous empêcher de faire pis.

L E M A R Q U I S.

C'est bien dit , cela me plait ; touchez-là , Monsieur G é r o n t e , vous êtes un brave homme , je veux boire avec vous : allons nous mettre à table ; cela est heureux que vous soyez venu tout à propos pour être de la nôce.

F I N.



74755721



